

« J'ai pleuré parfois en dessinant »

Dans « Dessiner encore », Coco, survivante des attentats de « Charlie », raconte son 7 janvier 2015 et les cinq années qui ont suivi. Avec pudeur, lucidité et franchise. Entretien.

PAR CHRISTOPHE LEVENT

À LA CROISER de temps à autre depuis janvier 2015, souriante, active, prenant la parole, il était facile de croire que Coco, dessinatrice de « Charlie » et « survivante », avait mieux que d'autres surmonté l'horreur. On se trompait. Dans « Dessiner encore », la BD autobiographique qui sort aujourd'hui, elle raconte une autre réalité, celle d'une descente aux enfers. Il aura fallu cinq ans et un travail de reconstruction pour montrer un autre visage. Vaincre sa pudeur pour raconter dans ce livre la culpabilité d'être celle « qui a ouvert la porte aux terroristes », l'état constant d'effarement, les pleurs et les nuits emplies de cauchemars, la solitude, la vague d'angoisse qui la submerge encore parfois, et même l'insoutenable beauté du monde.

COCO

La première question qu'on a envie de poser, c'est : Comment allez-vous ?

Ça va ! Même si faire ce livre a été difficile. Il fallait retourner dans ces moments très durs. J'ai pleuré parfois en dessinant ces planches. Parfois, j'ai transpiré, parfois, j'ai hésité. Je l'ai fait dans la douleur. Mais il y avait aussi des moments agréables, quand j'évoque la vie de la rédaction de « Charlie », dans cette ambiance unique, à la fois bossueuse et déconnante.

Luz avait sorti « Catharsis » six mois après l'attentat. Vous, vous aviez besoin de cinq ans pour raconter cette histoire ?

Oui, et c'est un minimum. Vous savez, pendant deux-trois ans, j'avais vraiment la gueule dans l'attentat. Et puis, il fallait continuer à sortir le journal... J'ai beaucoup de blancs pendant cette période, beaucoup de choses dont je ne me rappelle pas. Pendant deux années, je n'ai pas vu grandir ma fille qui avait 2 ans à l'époque. Il me fallait le temps de m'extraire du traumatisme. Le temps du processus avec le psy pour prendre de la distance. Moi, je me suis longtemps sentie coupable... Aujourd'hui, je sais qu'il n'y a pas d'autres coupables que les frères Kouachi.

Qu'est-ce qui vous a finalement poussée à faire cette BD ?

Au début, je ne voulais pas. Je suis pudique. Et puis, certaines choses ne sont pas racontables, pas partageables... Mais l'échéance du procès arrivant (*NDLR : il a débuté le 2 septembre 2020*), je me suis dit que c'était le moment de prendre part à cette histoire collective. J'ai pensé aussi que cela allait m'aider à trouver les mots quand je serais à la barre. A la rédac, on ne parlait jamais de ce qui s'était passé, pas en détail en tout cas. On n'exprimait pas ce que l'on ressentait. Parce qu'on n'avait pas envie de retourner là-dedans, et pas

envie que l'autre y retourne...

C'est aussi une façon de témoigner ?

Oui, parce que je me suis rendu compte que mes proches commençaient à n'avoir qu'une mémoire partielle du 7 janvier. Que, déjà, ça commençait à s'effacer. Depuis le début, chaque année, je vais à la commémoration des attentats : il y a de moins en moins de monde. Ça m'attriste. Je n'ai pas envie qu'on oublie ceux qui sont morts, je veux qu'on se souvienne de leur liberté.

Dans le livre, vous décrivez la scène de votre prise d'otages par les frères Kouachi. Vous en avez souvent parlé ?

Avant le procès, seulement à mon psy. Un peu aussi à mon conjoint. Mais j'ai vite senti que, de toute façon, je serai toujours seule avec ça. Les gens ne peuvent pas accéder à ça. Dans le bouquin, je ne livre pas tout. Il y a des métaphores.

Quels étaient les sentiments qui vous habitaient après l'attentat ?

La culpabilité et l'impuissance.

Le procès vous a aidée à surmonter certaines choses ?

Oui, il y a un avant et un après-procès. A entendre les autres parties civiles, tous ces témoignages, je me suis sentie moins seule. Moi, j'ai essayé d'être précise même si je ne me sens pas toujours à l'aise avec les mots. Mais c'était essentiel d'entendre ce besoin de

justice commun.

D'où venait ce sentiment de solitude, alors que vous étiez entourée ?

Mais parce qu'on est forcément seule avec ça. Au début au moins, les autres ne peuvent pas vous aider. Et puis, je n'avais pas le temps de m'occuper de moi, et je ne me rendais pas compte que j'étais traumatisée à ce point.

Aujourd'hui, ces angoisses sont un peu moins présentes ?

J'apprends à cohabiter avec le 7. On essaie de vivre avec. Parfois, des événements, comme de nouveaux attentats, vous y renvoient. Ça m'habite et ça se réveille parfois.

Vous vivez toujours sous

protection policière ?

Oui, et on travaille dans un « bunker ». Mais ça va : je me dis que ma liberté, elle est dans ma tête, dans mes dessins. L'important, c'est qu'on arrive à faire le journal.

**Pourquoi ce titre,
« Dessiner encore » ?**

Le dessin, c'était une branche à laquelle s'accrocher, dans un réflexe de survie, pour ne plus penser au 7. Dessiner, pour moi, c'est un exutoire, une passion, c'est la vie ! Et c'est un titre qui permet de se tourner vers l'avenir.

**Pour parler de l'avenir, vous
venez d'accepter de devenir
la dessinatrice de « Libé »
en remplacement de Willem ?**

Oui, ça s'est fait très rapidement et très simplement, après un simple coup de fil. Je ne voyais pas comment je pouvais dire non. Mais ça fout la trouille de succéder à Willem !



■ « Dessiner
encore »,
de Coco,
Ed. les Arènes BD,
350 p., 28 €.



**Dessiner, pour moi,
c'est un exutoire, une
passion, c'est la vie !**



« Le dessin, c'était une branche à laquelle s'accrocher, dans un réflexe de survie, pour ne plus penser au 7 », confie Coco, dessinatrice de « Charlie ».